



PARU DANS : LE

Oui chef !

Trois mois de régime militaire plutôt que la prison. Le bon choix ? Selon les juges, le JET serait une chance pour les multirécidivistes. Alors, en avant les jeunes ! Et en équipes de travail, s'il vous plaît... Après trois centres destinés aux 18-25 ans, un quatrième s'est ouvert en 1994, consacré exclusivement aux mineurs. Garde-à-vous, chambres au carrée, et que ça saute ! Au bout, peut-être, la liberté...

► [LIRE LA SUITE...](#)



Ni hauts murs ni miradors mais un contrat moral strict

Au centre d'Agnetz, pour les 18-25 ans. Dès 6 heures du mat, tout le monde est sur pieds de guerre. Répartis en groupes de six - leur chambré -, et accompagnés d'un chef militaire tout au long de la journée, ils effectuent différentes activités, par tranches de deux heures. A un rythme soutenu,

Sylvain, dit Beau gosse, était souvent pris d'une irrépressible envie de conduire. Alors, quand il voyait une voiture qui lui plaisait, il la volait, s'amusait un peu, puis la revendait. Du haut de ses 17 ans, il est fier de ses méfaits de guerre: démarrer les autos en moins de trois minutes, jouer à la course-poursuite, forcer des barrages de police. Avec à son palmarès cinq condamnations, il est catalogué multirécidiviste. Les foyers, les éducateurs, les formations, la prison... il a tout testé. Mais il refuse d'être un outsider dans la course à la consommation. Alors, sans argent, sans diplôme, sans travail, il continuait à exercer dans le seul domaine où il se pensait doué. Après sa dernière « bêtise », c'est sa mère qui l'a balancé à la police. Au volant d'un bolide, il raconte avoir foncé dans le tas, et angoisse à l'idée de voir dans son dossier une tentative d'homicide s'ajouter au vol et au délit de fuite. Il perçoit le mot délinquant comme une insulte.

« J'ai déconné, et on m'a attrapé. Je n'ai pas eu de chance. » En prélevant de force sa part du gâteau, il appliquait une règle apprise dans sa cité d'Ile-de-France : mieux vaut être un loup qu'un agneau.

« C'est pas la prison, c'est plus dur ! »

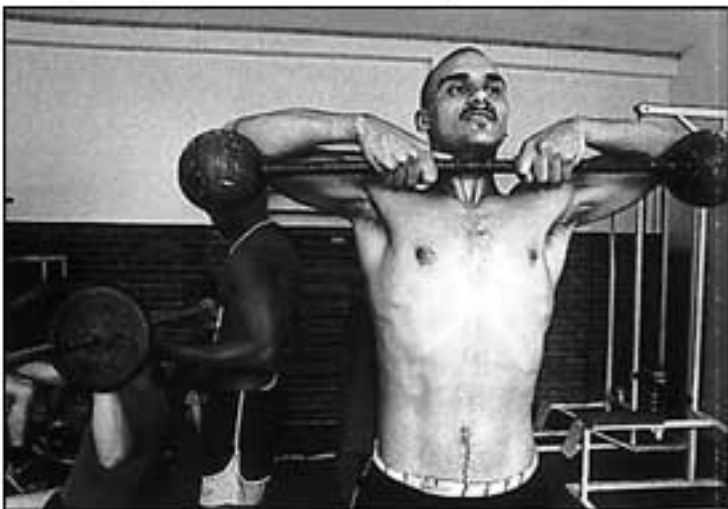
« Chef, c'est quoi cette bulle, pourquoi il y a de l'eau dedans ? » Juin 1999. Une pioche à la main, Sylvain creuse une tranchée pour y couler du béton, et découvre les joies des ampoules. « C'est la misère, ici. On n'arrête pas de bosser pour pas un rond, on est des esclaves. En plus, moi, je veux faire de la mécanique, pas de la maçonnerie. » Mais il a signé pour en baver. Le juge des enfants lui a offert un choix : la prison ou un stage JET (Jeunes en équipes de travail). Trois mois de régime militaire. Il a opté pour la deuxième option, sans trop se poser de questions. A l'heure où Chevènement prône l'éloi-

gnement et la répression pour les « sauvages », les alternatives à l'emprisonnement continuent de manquer. Et l'ouverture des cinquante Centres de placement immédiat tarde à se concrétiser. Du coup, les JET sont perçus par les juges comme la dernière chance des multirécidivistes. Créés en 1986 par l'amiral Brac de la Perrière et regroupés en association, ils sont issus d'une collaboration entre les ministères de la Défense et de la Justice. L'idée est de désengorger les prisons en tentant de réinsérer les jeunes délinquants. Trois centres existaient déjà pour les 18-25 ans. En 1994, un quatrième a ouvert ses portes destiné, cette fois, aux mineurs. Ici, la méthode tient de la douche froide. Plus habitués aux autorités qu'à l'autorité, les garçons vivront encadrés par des militaires. Finies les longues journées à attendre en tenant le mur. Base pédagogique : la discipline et l'activité non-stop qui ne laissent pas le temps de gamberger. « Ce n'est

SUITE ►

◀ RETOUR

ils enquillent chantiers extérieurs, cours de remise à niveau, entretien des locaux, exercices de gym. «Après l'effort... encore l'effort», ironisent les militaires. «Ma parole, vous devriez faire des journées portes ouvertes! Nos parents seraient trop contents de nous voir travailler», réplique l'un des lascars.



Base pédagogique: discipline et activité non-stop.

pas la prison, c'est plus dur que la prison », affirme l'amiral. Pas de bruits de clés, de hauts murs ou de miradors, mais un contrat moral strict. S'il y a un T à JET, il ne signifie pas télévision, mais travail. Et ces grands gamins qui ont tendance à être des programmes télé sur pattes vont bosser.

Sylvain se retrouve donc expédié à La Souchère, dans les locaux d'une ancienne colonie de vacances isolée au milieu des bois à 1000 mètres d'altitude, dans le Massif central. Dix-sept autres lascars venus de toute la France atterrissent là au même moment pour éviter l'incarcération. Aucun ne sait réellement dans quoi il met les pieds. Quatre sergents-chefs et un adjudant de gendarmerie ont été « prêtés » par l'armée. D'ordinaire, ils forment des troupes. Leur expérience est là, ni plus ni moins. Ils vont devoir s'adapter sur le terrain. Ils sont volontaires pour cette mission et y voient l'occasion d'améliorer leurs talents de meneur ou de

s'ouvrir de nouvelles perspectives après l'armée. L'équipe d'encadrement a une semaine pour se préparer avant l'arrivée des stagiaires. Dès le premier jour, les gradés mettent la pression. Et ça, la Grande Muette sait le faire. Le rituel de l'incorporation plante l'ambiance. Premier acte : la tondeuse. Après la coupe-rien-qui-dépasse, l'uniformisation se poursuit côté fringues. Les baskets Nike, les survêtements Adidas, les jeans 501, les T-shirts Lacoste sont remplacés par le treillis, les rangers, la combinaison de travail et la tenue de sport réglementaire. « La honte, malgré Julien qui, pour vieillir ses 17 ans, porte la moustache et durcit son regard. Mate, les baskets du bled et les chemises à 2 francs avec le col pelle à tarte ! Elles datent de quand ? J'espère qu'on va pas sortir habillés comme ça. » Le règlement interdit la musique, le téléphone, les visites, l'argent... L'extérieur devient tout de suite lointain. D'autant que le programme prévoit des animations fort distrayantes. A

SUITE ►

◀ RETOUR





peine arrivés, sous le drapeau français dressé entre le réfectoire et le terrain de foot, les chefs leur apprennent le garde-à-vous. « Vous rabattez violemment la jambe gauche sur la droite, vous vous redressez et vous ne bougez plus. » Le groupe réprime les fous rires mais finit par se tenir à peu près droit, en silence et en colonne. Encore plus éprouvant, chaque stagiaire défile dans le bureau du très pète-sec commandant Chanoine, ancien chasseur alpin et directeur du centre. « Je fais avec eux un point sur leur dossier. Puis je le remise dans un placard et je leur signifie que, désormais, je veux oublier leur passé pour les juger sur le présent et l'avenir. Ici, je suis le seul à connaître leur casier. Pour plus d'impartialité, les cadres ignorent leurs antécédents. Ils savent juste que nous avons tout à leur apprendre: se réveiller, dire bonjour, se tenir à table, respecter les autres et soi-même, le goût de l'effort, parfois même lire et écrire. » Quels que soient le profil bas adopté et la bonne volonté affichée, il sait qu'à chaque stage cinq ou six recrues ne tiennent pas le coup. Fugues, violence, insultes, consommation de stupéfiants déclenchent le renvoi, avec rapport au juge. Et, au bout, l'aller simple pour la prison.

6 heures du matin. Sliman, surnommé Chepo car son chef lui rappelle sans cesse de retirer les mains de ses poches, se cache la tête sous l'oreiller. D'ordinaire, il se couche à cette heure-là. Dans les chambres à côté, ses camarades s'agitent déjà. Ils ont une demi-heure pour s'habiller, faire leur lit au carré, ranger la chambre. Lui est systématiquement à la bourre. « Un jour, le chef a voulu me tirer du lit en me balançant un seau d'eau. J'ai continué à faire semblant de dormir. » Ce baroud d'honneur ne l'a pas exempté du footing matinal. 7 heures: douche, puis petit déjeuner. 7 h 30: nettoyage des dortoirs et de la cantine. A 8 heures, garde-à-vous sous le drapeau et dispatching des groupes entre les chantiers extérieurs (déboisement de chemin de randonnée), les travaux internes (maçonnerie, menuiserie, plomberie), le sport ou l'école. Colette Mathieu, professeur civil, qui a quitté l'Education nationale pour exercer au JET, tente de les remettre à niveau, assistée d'un militaire. « Quand ils arrivent, ils disent tous qu'ils se foutent des cours, c'est leur façade, raconte-t-elle. Ils ont encore en mémoire une expérience scolaire généralement désastreuse. Sous leurs allures de gros durs, ils sont fragiles. J'en ai vu un éclater en sanglots parce qu'il ne savait pas faire une multiplication. Le même garçon passait aux assises... Après

quinze jours, tous s'extasiaient parce qu'ils arrivent à apprendre. Très vite, ils sont fiers de voir leurs notes s'améliorer », affirme l'enseignante, qui a quand même dû un jour sauter par la fenêtre pour échapper au baston général déclenché dans sa classe...

Le programme est volontairement pratique: comprendre un horaire de train ou l'argus de l'automobile, calculer une surface... Des bases pas si simples à assimiler, même dans des classes de cinq ou six élèves. « Je leur démontre que, s'ils ne savent pas lire et compter, ils deviendront les pigeons de la société, mais certains ont trop de problèmes personnels pour être réceptifs. J'ai rencontré des gamins SDF qui volaient pour se nourrir. Il y a aussi des gâtés qui ont tout, sauf la discipline qui les sécurise. Les chefs deviennent souvent des modèles pour ces adolescents qui n'ont jamais eu d'adulte pour s'occuper d'eux. »

Au JET, c'est le contraire. Chaque sergent-chef vit avec cinq ou six stagiaires, 24 heures sur 24. Il dort près d'eux, fait des rondes la nuit, les réveille, mange à leur table, travaille à leurs côtés, pratique leurs sports. Bref, ils l'ont en permanence sur le dos, tour à tour

[SUITE ►](#)[◀ RETOUR](#)



ennemi, complice, confident. Il les vouvoie, les nomme par leur patronyme, et n'attend d'eux qu'une seule réponse : « Oui, chef. » En théorie... La pratique est plus complexe car ces têtes brûlées, en pleine crise d'adolescence, ne plient pas facilement. Au-delà de la fermeté affichée, les militaires apprennent la patience et la souplesse. « Gueuler ne sert à rien, explique "chef" Sibillaud qui, après quatorze ans d'armée, envisage de se recycler dans l'éducation parallèle. Face à une détresse s'exprimant dans la violence, il faut ménager des sas, tout en maintenant la pression et en montrant qu'on n'a pas peur de jouer sur leur terrain. Sinon, c'est l'émeute. » M^{me} Monier, la femme de ménage, est une des soupapes du centre. Son arrivée est toujours saluée par des cris de joie. Les moins timides lui font la bise, les autres lui serrent la main. « Quand je viens le matin, je suis contente de les retrouver. Lorsque j'ai pris ce travail, en 1995, j'appréhendais un peu. Je pensais que ce n'était qu'un ramassis de petits cons, bons qu'à faire des sales coups. Maintenant, je n'excuse pas leur comportement mais je le comprends mieux. En fait, ce ne sont que des gamins livrés à eux-mêmes. » Elle les traite comme tels et leur offre régulièrement des Cambar pour leur quatre-heures. Un petit geste de maman vécu comme une fête.

« Personne ne m'a jamais parlé comme ça »

Au centre d'Agnetz, situé à 100 kilomètres au nord de Paris, les majeurs ne bénéficient, eux, d'aucune présence féminine. Plus prompts à se plier à la discipline, ils sont aussi plus résignés à leur destin de taulard. Experts en remises de peine et liberté conditionnelle, ces jeunes sont des « bacs + 5 » de la prison. A chaque libération, les gardiens leur disent : « A bientôt », et ont malheureusement raison. Pour la plupart, depuis leur majorité, ils connaissent plus l'ombre que la liberté. L'imaginaire bloqué entre quatre murs, à leur arrivée, ils disent cellule pour chambre et maton pour chef. « Les couvertures, on dirait celles des gardes à vue, sauf qu'elles ne puent pas la pisse », constate Gianni, 23 ans et une carrure de bodybuilder forgée dans les salles de muscu des maisons d'arrêt. Le temps du stage, ils signent un contrat CES payé 2 600 francs par mois. Mais la vraie carotte, c'est le permis de conduire qui leur est offert.

Marco fréquente la taule depuis l'âge de 15 ans. Après huit condamnations, il en a 22. Le stage lui permet de sortir de prison et lui offre des possibilités de remises de peine. Alléchant, à condition d'accepter les ordres. Dès le début, Marco adopte une double attitude. Toujours volontaire pour la plonge, le balai, la brouette... Pourtant, il raconte qu'il ne s'est

inscrit au JET que pour mieux s'évader. « Je ne vais quand même pas supporter qu'on me commande sans cesse. Personne ne m'a jamais parlé comme ça. » Il frime, en évoquant deux filles qui l'attendent à sa sortie pour faire le tapin à son compte. « Si j'ai un boulot en plus, c'est la belle vie. Et puis, j'arrête la coke ! » C'est sa manière de jouer le jeu. Mais la tentation de se faire la belle est trop forte. Après deux semaines, Marco se fait prendre hors du périmètre JET : vingt jours de mitard et une nouvelle affaire dans le dossier. Retour au Centre de détention de Liancourt, pour évasion. « Dommage, il a pris la place d'un type qui aurait peut-être voulu vraiment s'en sortir », dit l'un de ses costagiaires.

Après un mois et demi, les discussions tournent moins autour du milieu carcéral, des braquages, des balances et des vengeances. Ils évoquent entre eux le retour à la vie normale. Dans le camion qui les ramène du chantier, ils négocient le droit de fumer une cigarette. « Allez ! chef, en attendant de rejoindre le bitume, on roule la porte ouverte comme la BAC [brigade anticriminalité, - Ndlr.] » « OK, mais dès qu'on arrive sur la route, vous éteignez tout. » La froide animosité des débuts

SUITE ►

◀ RETOUR

laisse place à la complicité. A la mi-stage, tout le monde a droit à une permission de quatre jours. Le colonel Guigne, directeur du centre, sait, par expérience, que certains en profiteront pour prendre la tangente. Les autres finiront leur période sur des rails. Déjà, Gianni a trouvé un emploi en CDI, loin de chez lui et de son milieu. Il s'occupera de la maintenance des campements pour gens du voyage. Il se croit enfin sauvé. « En prison, je voyais des mecs de 35 ans. Je commençais à avoir peur de finir comme eux, abonné... » 30% des stagiaires du JET ne replongent pas à l'issue des trois mois. Peu et beaucoup à la fois, quand on sait qu'après la prison seuls 10% restent dans la légalité.



Passages obligés lors de l'incorporation: tonte et changement d'uniforme... C'est parti pour trois mois. Avec pour seuls mots d'ordre: « Ici, vous n'êtes plus des détenus mais des hommes. Il n'y a plus de barreaux, on va vous conditionner à rester. »

« En trois mois, on ne fait pas de miracles ! »

A un mois de la quille, les mineurs de La Souchère se sont forgé des mains calleuses de bûcherons. Cette métamorphose participe à leur mauvaise humeur affichée. Ils rechignent, déploient une énergie phénoménale pour esquiver les corvées. Mais malgré cette râleur-attitude, ils ne s'économisent plus et ne rament pas une occasion de montrer fièrement leurs travaux achevés. D'ailleurs, les chantiers avancent plus vite que prévu. « On leur demande beaucoup, mais on leur prouve qu'ils sont capables d'aller au bout d'un projet, explique la psychologue du centre. Ils réalisent qu'ils peuvent avoir une relation constructive avec des adultes. Mais en trois mois, on ne peut pas faire de miracles. En fin de stage, certains angoissent, ont peur de se retrouver seuls ou avec un éduc qui ne s'occupe pas d'eux. » En attendant, la bande est devenue équipe. Ils partagent clopes et bonbons, se poussent les uns les autres à arrêter les « conneries ». Beaucoup ont déjà un projet, d'autres envoient des CV. La sortie devient concrète.

« On leur demande beaucoup, mais on leur prouve qu'il sont capables d'aller jusqu'au bout d'un projet. »

OUI CHEF !



SUITE ►

◀ RETOUR



Pause clope, à la sortie de la salle de musculation. Rare moment de détente. Le garde-à-vous est l'un des premiers gestes inculqués. Chaque déplacement, de la cantine à leur chambre où du terrain de volley à la salle de cours, s'effectue en colonne et au pas, enfin presque...

[SUITE ►](#)

[◀ RETOUR](#)



«Jeunes en équipe de tabassage»

Popo, 16 ans, le plus jeune du groupe, revient en fin de journée. Il a eu l'autorisation de partir à Clermont-Ferrand pour un entretien, afin de suivre une formation de serveur. Le rendez-vous a été fructueux. Il rayonne. Ses potes le félicitent. Manque de bol, quelques jours auparavant, il a réussi à tromper la vigilance de son chef, et a volé un portefeuille. Pour lui, c'est déjà de l'histoire ancienne. Mais entre-temps, les gendarmes ont mené l'enquête. Le lendemain de son jour de gloire, il part en pleurant pour la prison. La tension monte chez les stagiaires. Soudain, c'est l'explosion. Calimero, le caïd du groupe, qui rackettait les plus faibles et avait, de l'avis de tous, incité Popo à voler, s'écroule sous les coups de manche de pioche. L'équipe devient meute solidaire dans la vengeance. Calimero s'en sort, grâce à l'intervention des militaires, avec vingt-huit points de suture sur le crâne et quelques côtes déplacées. Pour sa sécurité, il est viré. Impressionnés par la rigueur de la punition, les cadres sont soulagés du départ de cet élément perturbateur qu'ils ne parvenaient pas à coincer légalement, faute de preuve. Militaires et voyous sont d'accord sur un point :

personne n'a rien vu. Dès le lendemain, les jeunes défilent chez les gendarmes. L'affaire « Jeunes en équipe de tabassage » sera classée sans suite. Ils s'en tireront avec un sermon : « Rappelez-vous, dehors, vous allez vivre en société, il ne faudra pas régler vos litiges à coups de manche de pioche. Vous n'êtes ni juges ni bourreaux. Il y a des lois pour vous défendre. » L'idée fait son chemin, au point que les « sauvageons » poussent deux d'entre eux à porter plainte contre Calimero pour racket... Leur ennemie, la légalité, devient une alliée. Le calme est revenu sur le centre. Un recruteur de la Légion étrangère rend visite pour détecter d'éventuelles recrues. « On manque de francophones, et les petits bourgeois ne tiennent pas le coup. » Les gamins ne se montrent pas enthousiastes à l'idée d'un engagement de cinq ans pour « en chier ». Depuis la création du centre, seuls cinq stagiaires du JET juniors se sont engagés dans l'armée.

Les portes du JET restent toujours ouvertes»

Depuis sa maison d'arrêt, Popo écrit à son chef : « Je n'ai pas su saisir ma chance, je m'en excuse... Que doivent se dire mes parents ? Que je suis un délinquant ? Un bon à rien ? Une

merde... ? Veillez à ce que Fiffille [la chienne mascotte - Ndlr] se porte bien. » Sous sa signature, il ajoute : « Oui, chef. » Il ignore encore que, grâce au JET, son stage de serveur tient toujours... Le Petit, ainsi appelé parce qu'il n'est « même pas capable de porter un sac de ciment seul », a reçu, lui, une lettre de sa mère. « Je suis heureuse quand tu me parles de ton évolution... Je souhaite de tout mon cœur que ton projet d'école de dessin se réalise, si c'est ton choix. Tu sais très bien qu'avec papa, on sera toujours là pour t'aider, te motiver, car on t'aime très fort. Tu me redonnes la pêche... » Le Petit est un cas à part. Il ne connaît pas la prison et a plongé pour une peccadille : deux pneus crevés, une voiture rayée et un paquet de chewing-gum piqué. Il a simplement heurté la juge avec sa dégainée de « punk du dimanche », ses projets de « prendre la route » et son rejet enfantin de la société. Son expérience parmi les loups ne l'a pas rendu

[SUITE ►](#)[◀ RETOUR](#)



violent, mais certainement plus malin. « Ici, à condition de ne pas se braquer, ça passe vite. » N'empêche, dans sa promotion, seuls huit stagiaires ont résisté à l'appel de la jungle urbaine. Les dix recalés sont retournés à leurs problèmes avec la justice, certains en prison, d'autres en attente de jugement. La porte du JET leur reste ouverte, ils peuvent toujours postuler pour un deuxième stage. Beau Gosse, le rebelle, s'est, lui, fondu dans le moule. Il est candidat à une formation de mécanicien carrossier. « C'est payé, je pourrai m'offrir le permis, m'acheter une voiture, être en règle. Ça va faire chier la police. De toute façon, maintenant, si je replonge, ils peuvent m'enfermer pour vingt ans, ça voudrait dire que je ne vauds rien. » Il est à peine 22 heures. La plupart des ex-oiseaux de nuit dorment comme des bébés. Dans son sommeil, Sylvain entend des bruits de pas. Sans ouvrir les yeux, il demande: « On fait quoi demain, chef? »

Deux fois par jour, c'est l'assaut sur les douches. Une, après le footing, à 7 heures, et une avant le dîner, à 19 heures. En taule, le rythme est de deux par semaine ! Yo!

◀ RETOUR